

abbé lorsque le Saint-Office déclara les idées d'Ubaghs comme dangereuses (1864). Que lui restait-t-il que de démissionner (1869), puis d'assister, désabusé, de sa paisible retraite de Marienhof, à l'élévation du néo-thomisme au rang de philosophie officielle de l'Eglise (1879). *)

Cela nous fait penser au conflit qui opposait déjà au 18ème siècle les jésuites aux Iovianistes, à la suite du jansénisme.

Dans une lettre datée du 18. 2. 1848, traitant de la souveraineté du peuple, Gilson met son ami en garde contre les tendances prônant la liberté «en tout et pour tout» et il professe des idées qui auraient dû tranquilliser ses pires ennemis — s'ils avaient été de bonne foi !

«L'ordre public, la vertu, la religion imposent un renoncement continuuel à une partie de la liberté naturelle. Le catholicisme avec ses lois sur le jeûne, l'abstinence, la confession, le célibat, n'est-il pas une protestation continuelle contre la liberté, telle que le 19me siècle l'entend ? Soyons donc de bonne foi et convenons-en ! Nos ennemis, les radicaux, le savent bien ... Il me semble que l'on ferait beaucoup mieux de travailler, d'un commun accord, à réconcilier la religion et la raison, car l'une et l'autre ont leur source de Dieu, en qui elles s'identifient de manière qu'elles ne peuvent jamais être opposées et que l'une n'est dans l'homme que le complément de l'autre ; tandis que la religion est réellement en opposition continuelle avec la liberté naturelle qu'elle restreint. C'est par la raison et non par une liberté illimitée qu'il faut rappeler l'homme à l'ordre, à l'obéissance, à la foi.» Dans ce même ordre d'idées et tout en restant dans la ligne des célèbres jésuites Bellarmin et Suarez, Gilson prétend que «si le peuple se choisit un souverain, ce n'est pas qu'il délègue la souveraineté (*nemo dat quod non habet*), c'est au contraire parce qu'il n'est pas souverain ... qu'il lui faut aller chercher un chef auquel la *raison* et *par conséquent Dieu* lui-même lui ordonne de se soumettre». (p. 89).

Dans les termes les plus véhéments, Gilson déplore les événements romains qui accablent «le bon et doux Pie IX» auquel il ne fait qu'un seul reproche, celui d'être «au-dessous de sa terrible tâche». (16. 4. 1849).

Voici ce que nous trouvons dans la «Correspondance» sur les affaires du Grand-Duché.

Déjà le 10. 3. 1847 Gilson avait rapporté à son ami Kersten que celui-ci comptait deux admirateurs au Luxembourg, les abbés Schmit et Kneip qui, après avoir été professeurs à Floreffe, enseignaient maintenant au Grand Séminaire de Luxembourg. Par contre, ajoute Gilson, Mgr Laurent et certains Allemands, professeurs du séminaire, «ont donné dans le bonaldisme». Pour ceux-ci Kersten «est un antéchrist» (p. 55).

*) Rappelons qu'après l'intérim du professeur Louis Housse, Charles Mullendorff enseigna à l'Athénée la philosophie selon les nouveaux préceptes de l'Eglise (fasc. III, p. 288).